

# BORDEAUX AGORA 2010

Vendredi 7 mai

**16h30 - « Bienvenue chez moi ! »** Bordeaux, Anvers, Rotterdam, Zürich : comment concevoir et faire évoluer des quartiers où chacun se sente bien ? Le modèle européen de la rue et du quartier est-il durable dans une métropole qui grandit ? Comment accompagner la croissance entre plans stratégiques d'ensemble et actions ponctuelles associant les habitants ? Quelles sont les promesses d'une démarche d'acupuncture urbaine ?

## **Intervenants :**

- **Michel DUCHENE, vice-président de la Communauté Urbaine de Bordeaux, chargé des grands projets urbains.**
- **Franz EBERHARD, directeur du Département d'Urbanisme de la Ville de Zürich.**
- **Djamel KLOUCHE, architecte et urbaniste.**
- **Dominique LYON, architecte.**
- **Freek PERSYN, architecte et urbaniste, agence 51N4E (Bruxelles).**

**Animateur : Rémi CAMBAU, journaliste, cadredeville.com**

**Rémi CAMBAU :**

Merci à tous d'être présents. Je voudrais d'abord remercier Michel DUCHENE, adjoint au maire de Bordeaux et vice-président de la Communauté Urbaine de Bordeaux en charge des grands projets urbains.

**Michel DUCHENE :**

La deuxième vice-présidente est également présente, la maire d'Eysines.

**Rémi CAMBAU :**

Absolument, la maire d'Eysines qui est assise dans le public. Nous la saluons, elle pourra évidemment intervenir dans le débat. Merci d'être présente et d'apporter le regard des élus dans ces débats sur la ville. Votre regard est évidemment déterminant. Vous concentrez dans un mandat, une responsabilité lourde. Du côté des responsables de l'urbanisme, merci à Franz EBERHARD d'avoir fait le voyage depuis Zürich. Franz EBERHARD a été pendant treize ans, le directeur de l'urbanisme à Zürich. Il va pouvoir nous parler de la façon dont sa municipalité envisage la ville et sa croissance. Comment gère-t-elle cette croissance au niveau des espaces, des quartiers et du voisinage immédiat ? Nous vous demanderons d'intervenir aussi sur cette question Michel DUCHENE. Nous évoquerons ainsi Bordeaux et Zürich. Nous demanderons également la réaction de Djamel KLOUCHE, le commissaire d'Agora. Vous avez choisi huit grandes métropoles. Vous présentez Bordeaux et sept villes étrangères à travers votre l'exposition juste au-dessus. Ces exemples sont instructifs. Quelles voies suivent aujourd'hui les métropoles ? Quels enseignements pouvons-nous tirer de leurs expériences ? Ces exemples peuvent-ils guider nos actions futures ? Nous allons parler de l'action au niveau des quartiers. Cet aspect vous tiens à cœur, Djamel KLOUCHE. Nous allons parler avec vous et deux architectes venus parler de leur démarche. Dominique LYON, merci d'être présent. Vous êtes exposé en ce moment au centre d'architecture *Arc En Rêve*. Votre travail est également exposé au CAPC, le musée d'art contemporain de Bordeaux. Vous êtes l'auteur d'un livre intitulé *Construction* qui ne sortira pas pour l'Agora. Votre éditeur a mal fait les choses. La prochaine fois, la sortie de votre livre devra être prévue pour Agora. Votre livre sortira vers le 15 mai, à Bordeaux. Vous nous parlerez du travail fin, au niveau des quartiers que vous effectuez et la mixité des usages. Merci Freek PERSYN d'être parmi nous. Vous êtes architecte. Votre agence est basée à Bruxelles. Si vous pratiquez un peu la voile et le bateau, vous saurez vous repérer en fonction des parallèles et des méridiens. Votre jeune agence a fait ce choix. Elle s'appelle 51N4E autrement dit 51 Nord et 4 Est (quatrième méridien à l'Est). Il ne s'agit pas d'un clin d'œil à Tintin et à Hergé. Nous savons que ces coordonnées sont la base du secret de l'intrigue du *Secret de la Licorne* mais en tout cas, il s'agit d'un point de départ dans votre carrière d'architecte. Nous allons suivre où vous allez pouvoir nous amener. Nous vous avons demandé de venir de Bruxelles pour nous parler du travail que vous faites à cette échelle fine, du quartier. Vous essayez dans la métropole qui grandit, de recycler certains quartiers. La notion du recyclage peut être péjorative parfois. Djamel KLOUCHE utilise souvent le terme. Vous travaillez sur des quartiers qui nécessitent d'être transformés et changés d'usage. Ces quartiers sont à la fois des quartiers centraux et des quartiers où vivent les habitants. Les différents usages s'y mêlent. Comment pouvons-nous gérer les usages de la ville devenue métropole ? Au-delà d'un million d'habitants, les usages évoluent-ils ? La ville est peut-être moins compartimentée. Nous reparlerons de compartimentage et de ville à compartiment.

Freek PERSYN, je vous laisse la parole. Les images que Freek s'apprête à commenter, seront projetées sur cet écran. Il est plus près de la Garonne ce qui est un inconvénient pour la lumière mais nous n'avons pas d'autre solution, Freek.

**Freek PERSYN :**

Merci. J'ai aussi l'écran de mon ordinateur portable. Vous êtes bienvenus à mes côtés pour suivre ma présentation. Je suis architecte. J'ai choisi de vous détailler trois projets que nous avons réalisés dans trois villes différentes. Ces exemples doivent animer le débat sur le quartier, le voisinage de proximité et sur la manière dont nous pouvons agir.

Nous avons réalisé une étude à Rotterdam sur ce grand bassin de 300 mètres de large et 1 500 mètres de longueur. L'étude a été entreprise par des étudiants *post-graduate* berlinois. Notre bureau d'ingénieur basé à Amsterdam les a encadrés. Pour rappeler le contexte, ce bassin est au milieu du centre ville. Il fait figure de port obsolète. Rotterdam est aussi visible dans l'exposition. Ce bassin est très intéressant. Nous avons un très grand plan d'eau, très peu utilisé. Nous avons voulu chercher à développer ce quartier pour en faire un quartier exemplaire du point de vue des objectifs du développement durable. Nous avons eu recours à des technologies de pointe et nous avons analysé leur impact sur l'architecture et l'urbanisme. La logique est la même que celle de l'ascenseur. Cette technologie a généré une architecture spécifique. De même le moulin qui a généré le paysage Hollandais. Je vais vous préciser quelques détails.

Notre première idée a été d'utiliser une batterie. Cette technologie permet d'accumuler de l'énergie et de produire de l'électricité 24h/24h. La batterie qui se décharge et se recharge. La production de l'énergie est ajustable. Lorsque nous remplissons le bassin, nous pouvons produire de l'énergie au moment souhaité.

**Rémi CAMBAU :**

Vous avez créé une marée artificielle. L'idée est assez intéressante. Dans les prix des paysages que la ville de Bordeaux a décernés à l'occasion d'Agora, un des projets proposait un bassin se remplissant et se vidant au fil de la marée. Votre principe est le même sauf que vous créez une marée artificielle. Les pompes que vous utilisez remplissent le bassin pendant la nuit. Le bassin se vide ensuite au cours de la journée entraînant des turbines qui produisent de l'électricité. Est-ce correct ?

**Freek PERSYN :**

Oui, tout à fait. Nous avons installé une digue au milieu de ce bassin. Cette digue loge une pompe très élaborée. Le jour le bassin se remplit et la nuit, il se vide. La profondeur est de 15 mètres. Ce système fournit de l'électricité à toute la ville de Rotterdam.

De plus, nos aménagements créent un paysage artificiel qui permet de mettre en valeur un espace public. Nous sommes en centre ville. Ce lieu est lié à la production d'énergie et pourtant il a l'apparence d'un *center parc* gigantesque.

Puis, nous avons réfléchi à la façon dont nous pouvions remplacer les voitures par des bateaux. Dans cette hypothèse, nous avons rempli les bassins et installé des bâtiments flottants. Nous avons développé des prototypes pour travailler sur deux systèmes de transport : le système fluvial et des petites unités flottantes permettant de se promener, en bicyclette. Nous avons un système parallèle où le transport individuel et le transport collectif (pour les déchets ou pour les déménagements), cohabitent.

Nous avons réfléchi à un système durable pour mettre en valeur un quartier urbain de 5 000 unités. La ville est ici réinterprétée. Aujourd'hui, nous savons développer des techniques de qualité pour combiner les échelles. Nous avons résolu les oppositions. Et je voudrais vous montrer deux petits projets.

**Rémi CAMBAU :**

Alors, avant ces deux petits projets pour mettre en exergue le fait que nous sommes en mesure de travailler à petite échelle, une réaction de Djamel. A quelle échelle du quartier, la métropole peut résoudre des conflits ? Le projet de Freek que vous connaissez bien, nous le prouve. De manière générale, comment concevez-vous cette problématique ?

**Djamel KLOUCHE :**

Dans l'exposition, nous avons voulu montrer que la métropole est capable de gérer des contradictions. La gestion de la grande échelle et la gestion de la petite échelle deviennent possible. Nous avons voulu faire passer ce message. Dans la première salle, nous montrons que la ville moyenne et la grande métropole d'un million d'habitants et même un peu plus (Rotterdam dépasse le million d'habitants) sont en capacité de digérer un certain nombre de contradictions et de combiner la petite échelle domestique avec la grande échelle de la ville. La petite échelle est dans le projet de Freek. Ce sont les berges habitées. La grande échelle est le paysage qui se forme dans la temporalité et le mouvement des eaux. Je trouve intéressant de changer d'échelle. Nous ne sommes plus dans une résolution classique de la ville mais dans une résolution plus complexe qui est à même de prendre plusieurs éléments en compte.

Tout le sujet de l'exposition est de montrer que nous savons aborder des questions contradictoires. Je ne sais pas si je réponds à votre question.

**Rémi CAMBAU :**

Si, si, bien sûr. Tout à fait et vous introduisez la suite. Dans la ville, comment nos petits projets arrivent-ils à gérer ces oppositions d'usage ? Les oppositions peuvent être aussi des cohabitations. Dans l'espace que vous créez, les habitants locaux se mêlent à des passants qui viennent d'ailleurs. Les usages de la ville se croisent dans ce même quartier. A la petite échelle, comment proposez-vous de travailler ?

**Freek PERSYN :**

Oui, je n'ai pas de réponse générale, je n'ai que des réponses spécifiques. J'ai prévu de vous présenter deux projets. Le premier se déroule autour d'un projet de bureaux à Bruxelles. Ces

bureaux se trouvent dans la rue la plus animée de la ville, dans le quartier européen. Beaucoup de voitures circulent dans cette rue. Un parti politique détient les bureaux mais il souhaitait en partir perturbé par le bruit. Ce lieu devenait insupportable pour eux. Ils ne supportaient plus la confrontation avec cette rue. Pourtant, pour un parti politique, le quartier européen est une excellente localisation, les rencontres y sont nombreuses ce qui est véritable atout.

En tant qu'architecte, nous leur avons proposé de programmer leur bâtiment différemment. Nous l'avons réorganisé pour ne plus qu'il abrite uniquement des bureaux. Nous avons souhaité y insérer un café, géré de façon autonome. Nous avons créé un espace autonome et très vivant. Cet espace n'appartient ni à la rue, ni au bâtiment. Cet espace intermédiaire est une idée importante pour penser la ville différemment. Le collectif peut s'approprier ces espaces. Notre projet d'introduire un café tout en conservant les bureaux, a permis aux résidents du lieu de mieux accepter la densité et l'accumulation d'énergie du boulevard. Les bureaux ont été installés en retrait. Une personne nous a complimentés nous disant que ce lieu devenait le premier à Bruxelles, à renvoyer une image new yorkaise. Une métropole doit renvoyer une telle image. Il faut mettre en place de bonnes solutions pour capter l'énergie de la rue. Le café est un lieu d'une certaine neutralité, il n'est pas un endroit propice à la propagande. Les membres du parti politique traversent le lieu mais ne se l'approprient pas.

Une deuxième chose mais je passerais plus vite. Notre projet au sein de la ville de Tirana. Cette ville est officiellement une ville millionnaire. Un organisme français a planifié son centre ville. Les architectes ont proposé autour du square central la construction de cinq tours et nous avons gagné le concours pour réaliser l'une d'entre elles. Une tour renvoie une certaine image. Nous avons travaillé avec la lumière parce que nous sommes dans une ville méditerranéenne. Nous voulions réaliser une tour qui capte la lumière. La tour doit avoir une valeur culturelle. Notre projet devait respecter la culture locale. Le rez-de-chaussée a été la clé de notre projet. Mettre en place un programme pour occuper 40 000 m<sup>2</sup> d'espace peut vraiment détruire une ville. Dans le même temps, les opportunités sont nombreuses. Comment marier cet énorme programme avec la vie quotidienne des habitants ? Comment penser ce programme comme une sorte de séquence urbaine, au niveau de la petite échelle ? Même un grand bâtiment a une petite échelle. Elle se trouve au rez-de-chaussée. Nous avons eu deux stratégies. Nous avons divisé le bâtiment pour construire une sphère entourant un petit monument que nous souhaitions absolument mettre en valeur. Notre programme a promu la mise en place d'un centre commercial pour ouvrir l'espace à la ville. Il relève de la responsabilité du promoteur d'investir dans le monument, même si l'investissement est énorme.

### **Rémi CAMBAU :**

Nous allons rebondir tout de suite avec Dominique LYON car vous posez vraiment la question de la petite échelle. Dans la métropole, des frictions inévitables se produisent entre des usages différents parce que la population grandit, son identité se modifie, la population est plus diverse qu'auparavant. Même si les conflits se produisent, la mission de l'architecte ou de l'urbaniste est de les apaiser. Ils peuvent y parvenir en aménageant les pieds des immeubles. De la sorte, les gens s'approprient la rue. Comment posez-vous le problème Dominique LYON ?

### **Dominique LYON :**

Je trouve toujours intéressant de placer cette réflexion sous l'ordre du conflit. En effet, les populations changent et les manières de vivre la ville ont changé. Il faut identifier les conflits et les tensions qui existent entre la grande échelle et la petite échelle, entre le vieux et le neuf, entre tel usage et tel autre usage.

En France, les politiques et les urbanistes parlent à nouveau de la ville. Nous avons redécouvert la rue, les centres villes etc. Des villes comme Bordeaux ont fait un effort énorme pour requalifier leur centre ville. Nous avons eu tendance à oublier les tensions naturelles. Pendant un temps, nous avons eu des idées trop simples sur la définition de l'espace public et sur la capacité de la ville à faire cohabiter les différentes échelles et les différents espaces.

Je vais parler de la situation parisienne. J'aurais peut-être tendance à dire des choses générales sur des cas assez particuliers. Nous avons beaucoup investi sur les espaces publics et la pensée française accorde énormément d'importance aux espaces publics. Pourtant, les expressions architecturales gênent la définition de cet espace public qui est le lieu commun, le lieu où la vie publique se déroule. Je ne vais pas citer de nom mais la méfiance vis-à-vis de l'architecture et de la capacité de l'architecture à résoudre ces tensions et ces conflits, petite échelle, grande échelle, existe réellement.

Par exemple, en France, nous refusons de parler de la grande échelle sous prétexte qu'elle vient casser l'échelle urbaine ou l'espace public. Or, il existe des moyens, avec des socles, des reculs, en traitant les premiers niveaux, d'accommoder des tours. Nous sommes capable de résoudre nombre de problèmes architecturaux.

Mon point suivant est que nous nous sommes focalisés sur l'espace public et sur la rue. Nous avons eu tendance à considérer la rue comme un projet architectural. Nous avons surqualifié la rue, nous l'avons surinvesti avec des équations architecturales. La ville de Bordeaux est un bon exemple parce qu'elle a clarifié la rue. Bordeaux est une ville de pierres. Mais, si vous prenez l'exemple de Paris, la ville est surchargée de signes, de publicité et d'espace spécialisé pour tel ou tel mode de déplacement, pour telle population, pour telle manifestation. Par conséquent, le lien et le fluide de la ville, l'espace neutre qui était la rue et qui constituait la ville, ont été ossifiés. Les manières de faire, ont malheureusement rendu la ville plus complexe à pratiquer et moins ouverte à de nouvelles pratiques. Le retour vers la rue et la complexification de la rue se sont accompagnés de stratégies commerciales qui ont reconquis les rues. Des quartiers ont muté. Des commerces ont investi des rues entières mais ces stratégies commerciales ne sont arrivées par hasard.

Des spécialisations se sont produites avec des impératifs culturels. La fonction culturelle a aussi ossifié la ville qui a été vendue. La réappropriation de la ville par ses habitants est plus difficile dans la mesure où la ville sacralise et « patrimonialise » ses espaces par la culture.

Dans le débat français, cette focalisation sur l'espace public a mis de côté un débat qui est purement architectural, à savoir la réflexion programmatique. Cette réflexion programmatique est certainement plus libre aux Etats-Unis. Dans les pays anglo-saxons, les pieds des immeubles ou des tours, sont à l'échelle du piéton.

**Rémi CAMBAU :**

Freek PERSYN vient de nous en parler.

**Dominique LYON :**

Les pieds d'immeubles sont d'un usage immédiat. Les réappropriations peuvent se faire. Je ne sais pas si j'ai mes diapositives mais je voudrais préciser deux exemples, très rapidement.

**Rémi CAMBAU :**

Si nous ne pouvons pas voir les images, tu nous les commentes et tu nous en donnes la substantifique moelle.

**Dominique LYON :**

Tout d'abord, voici une halle très longue et assez embarrassante qui se situe à Paris.

**Rémi CAMBAU :**

Monsieur DULCINAT étant l'ingénieur.

**Dominique LYON :**

Cette halle a été construite par cet ingénieur en effet. Il était aussi anthropologue. La halle se localise derrière la gare d'Austerlitz. Le lieu est très enclavé. La ville se demandait l'usage qu'elle pouvait en avoir et nous avons mené une réflexion. Ce lieu est embarrassant parce qu'il n'a aucune fonction générique. Nous ne pouvons pas simplement y mettre du logement ou des équipements pour les loisirs. Il faut inventer de nouvelles fonctions. Ce lieu est difficile à valoriser, il faut lui trouver des modes de réhabilitation. Il faut profiter des énergies urbaines et des énergies humaines pour réinvestir le bâtiment. L'exercice n'est pas très difficile. En France, nous avons tendance à cadrer énormément par des règlements. Nous déterminons par des règles, les usages des bâtiments. J'ai proposé de déréglementer ce lieu puisque nous ne pouvons pas en faire grand chose. Nous voulons simplement le conserver. Il était de très grande dimension. Nous voulions conserver ces grandes dimensions et occuper l'espace. Nous avons décidé de louer l'espace sans se préoccuper de son affectation. Les gens peuvent y habiter, y travailler etc. L'idée est assez simple à concevoir mais beaucoup plus difficile à concrétiser. Comment gérer ce lieu ? Comment le financer ? Ce lieu appartient à la ville. Il a été cédé par le SERNAM. Comment pour faire vivre de tels lieux, la ville peut-elle les déléguer à des tissus associatifs ? J'ai développé l'idée du « vide par cher ». Dans ces lieux, une économie parallèle peut se mettre en place avec des restaurants pas chers, des cinémas pas chers, des bibliothèques pas chères etc. La conception des équipements culturels étant beaucoup trop institutionnalisée, je voulais proposer une alternative.

Nous allons vite passer sur mon deuxième exemple. Nous allons peut-être passer les diapositives.

**Rémi CAMBAU :**

L'écran fonctionne de nouveau, miracle !

**Dominique LYON :**

C'est formidable, voici la halle embarrassante. Diapositive suivante. Nous voyons la halle, assez erratique à côté de la grande bibliothèque.

Nous avons été appelé à réfléchir sur l'équipement culturel. J'ai construit beaucoup de bibliothèques. A Angoulême, notre volonté était de faire un bâtiment qui colle aux nouvelles pratiques culturelles influencées par Internet, le réseau. Avec ces nouvelles pratiques, la notion de lieu est moins importante qu'elle ne l'était il y a une dizaine d'années.

La ville d'Angoulême a quelque chose de très particulier. La médiathèque va se construire. Derrières les voies ferrées, nous avons repéré une coupure urbaine. Il s'agit d'une rupture topographique puisque la ville se situe 60 mètres plus haut, que ce terrain. Nous avons essayé de profiter d'une passerelle pour qu'elle serve de passage menant vers la bibliothèque. Le passage des voies ferrées est très problématique dans cette ville. Ainsi, nous avons reconstitué une figure réelle et basique, celle d'un bâtiment situé au bout d'un boulevard. Ensuite dans la partie haute, nous proposons de confier la place ouverte à une association pour organiser des colloques, des concerts etc. Cette place haute est au barycentre de la ville. Elle est au niveau médian de la ville. Elle peut prendre une valeur symbolique et une valeur pragmatique. Depuis cette place haute, nous avons un panorama sur la ville qui est extraordinaire. La ville basse regarde la ville haute de manière très avantageuse.

Notre problématique était de concilier la ville haute et la ville basse. Nous avons fait des locaux pour y mettre des boutiques que nous avons données à des associations. Ces associations font de la formation permanente et des animations etc.

**Rémi CAMBAU :**

Vos propos rejoignent ceux de Freek PERSYN au sujet de l'établissement privé c'est-à-dire qu'à la micro échelle (celle de la rue et du bâtiment), nous ne pouvons plus concevoir la métropole.

**Dominique LYON :**

Oui, d'où la nécessité d'une appropriation programmatique. Il s'est produit un grand développement de bâtiments culturels dans les villes européennes. Cette nouvelle génération de bâtiments doit absolument intégrer des énergies citoyennes, pour employer un grand mot.

Les associations dont les missions et les engagements complètent les missions de formation et les missions d'éducation, etc. devraient avoir leur place dans ces lieux communs. Les personnes qui s'occupent des bibliothèques, sont appelées des conservateurs mais elles devraient dépasser ce niveau, pour s'ouvrir.

Dernière chose mais je sais que je ne dois pas en parler, juste un mot. Nous avons réfléchi assez longuement avec les avocats et les spécialistes du droit des associations a une possibilité de délégation de service public...

**Rémi CAMBAU :**

Nous ne rentrerons pas dans ce débat.

**Dominique LYON :**

Oui, je change de débat.

**Rémi CAMBAU :**

Vous avez réfléchi intensément aux structures qui pourraient s'approprier ces lieux. Le débat pourrait continuer dans ce sens. Je trouve l'idée principale intéressante. Je ne sais pas ce que Djamel KLOUCHE en pense. Peut-on travailler à la micro échelle tant sur les bâtiments privés que sur les bâtiments publics ? Les bâtiments doivent-ils s'ouvrir aux énergies de la ville et à l'échelle de la métropole ? Il devient nécessaire de concevoir l'ensemble de l'espace public non pas comme un collage entre des bâtiments conçus séparément, comme le dit Dominique mais avec cohérence. Djamel KLOUCHE ?

**Djamel KLOUCHE :**

Je vois les prémices d'un nouveau paradigme pour faire la métropole. Comment fait-on la ville ? Nous créons un *master plan* ou un projet urbain, nous dessinons l'espace public, nous dégageons des lots puis nous construisons sur ces lots. Généralement, nous prévoyons d'installer des commerces, telle chose et telle chose, etc. Je récusé depuis longtemps cette façon de faire la ville. Quand nous nous promenons dans les ZAC (les Zones d'Aménagement Concertées) nous sommes très souvent déçus par la ville qui est produite. Je pense qu'il faut inventer une nouvelle méthodologie qui serait l'articulation entre la petite échelle et la grande échelle. Les projets que j'ai vu, le projet de la tour de Tirana, le projet du pied de l'immeuble du quartier européen de Bruxelles ou le projet de la bibliothèque d'Angoulême, montrent que l'architecture peut devenir une solution pour la ville. De même, la ville peut très souvent être une solution pour l'architecture. Aujourd'hui, nous sommes encore dans un dispositif de vraie coupure entre le domaine de l'urbanisme et le domaine de l'architecture. Des choses se passent. Tout d'un coup l'architecture et la ville commencent à se parler. Néanmoins, en termes opérationnel, dans la façon de faire la ville, la coupure existe encore très fortement. Aujourd'hui, je suis architecte et de temps en temps, je suis appelé comme urbaniste. Quand une mission d'urbaniste m'est confiée, je ne traite que d'urbanisme. Je suis censé dessiner l'espace public, la grande structure, l'armature urbaine. Ensuite, des lots sont donnés à des

investisseurs qui vont lancer des concours d'architecture. Aux urbanistes, nous demandons de faire des cahiers des charges et je déteste faire des cahiers des charges. En général, les cahiers des charges ne demandent aucune créativité. Quand Freek ou Dominique font leurs propositions aux pieds des immeubles, tout d'un coup une sorte, une petite chose créative fait que le bâtiment devient vide c'est-à-dire que l'architecture devient la ville. Si vous avez le temps, allez faire un tour au premier étage. J'espère que nous donnerons la parole à Franz EBERHARD.

**Rémi CAMBAU :**

Nous allons y venir.

**Djamel KLOUCHE :**

Nous avons eu une discussion avec Franz et un architecte japonais qui s'appelle Sou FUJIMOTO (lui ne construit que des maisons). Franz EBERHARD a dirigé la ville de Zürich. A les entendre, j'ai l'impression qu'ils ont le même discours à savoir que l'architecture et la ville devraient s'unir. Ensemble, nous devrions chercher quels sont les moyens, quelles sont les méthodes pour retrouver cette articulation dans le processus opérationnel. Intellectuellement, nous pouvons tous partager des choses mais dès que nous passons au processus opérationnel, nous retombons dans la vieille rengaine : plan d'urbanisme, projet urbain, POS, révision du POS, division en lot, cahiers des charges qui ne fabriquent pas la ville. A un moment donné, l'architecture peut donner la vraie ville.

**Rémi CAMBAU :**

Michel DUCHENE, votre réaction sur cette mise en cause des procédures opérationnelles.

**Michel DUCHENE :**

J'ai eu la chance de rencontrer Djamel KLOUCHE. Je sentais confusément que ça n'allait pas très bien depuis quelques années. Depuis très longtemps, je visite régulièrement Barcelone. Ce n'est pas très original. Je pense qu'une grande partie des gens présents ici, ont déjà visité cette ville. Pour moi, cette ville fait référence au niveau de la qualité de ses aménagements urbains. Le dernier aménagement qui se situe entre la tour réalisée par Jean NOUVEL et la construction des architectes suisses Jacques HERZOG et Pierre DE MEURON, m'intéresse beaucoup. Au long, nous avons l'impression d'une ville nouvelle, d'une ville à l'asiatique telle que les Barcelonais ne l'avaient jamais vue. Lorsque je me promène dans le Barrio Chino, je trouve que ce quartier correspond à nos quartiers anciens, ici, en France. Quand nous allons dans les quartiers caractérisés par une trame urbaine à la new yorkaise, la ville fonctionne encore. Nous avons de la convivialité et une dimension humaine. Dans le Port Olympique, nous sentons déjà une perte d'humanité. Peut-être faut-il attendre ? Dans ce nouveau quartier, nous sentons qu'il ne s'agit pas d'un urbanisme dans lequel nous nous sentons bien. A titre personnel, j'ai ressenti un mal être et je peux lire par-ci, par-là des témoignages comparables dans les textes qui paraissent sur ce quartier, y compris ceux écrits par des Barcelonais. Comment pouvons-nous construire des villes nouvelles - ou à défaut des

quartiers nouveaux comme les quartiers de la Bastide ou des Bassins à Flot - en s'inscrivant dans une démarche qui permettra de créer de la convivialité ? Comment permettre à ceux qui s'y installent de s'y sentir bien ? Comment se fait-il que lorsque nous découvrons une ville, nous nous rendons de préférence dans le quartier central où la trame urbaine (comme sur Bordeaux, dans les Aubières) date pratiquement du Moyen Age ? Comment se fait-il que nous allions en priorité dans ces quartiers ? Pourquoi dans les quartiers assez récents, nous nous sentons parfois mal à l'aise ? Nous avons l'impression que le commerce de proximité a disparu, que les habitants ne sont pas là ou bien enfermés chez eux et qu'ils ne se déplacent qu'en voiture. Bref, nous avons l'impression que l'humain a disparu. Les propositions de Djamel KLOUCHE sur la rive droite et ses analyses sur un certain nombre de villes des Etats-Unis, d'Europe ou d'Asie, m'ont beaucoup servies. Je pense que nous sommes à un moment de rupture. Il va falloir repenser ces nouveaux quartiers. Nous avons peut-être pensé nos nouvelles villes européennes comme des villes nord-américaines. N'existe-t-il pas une spécificité qui devrait nous entraîner à resserrer la trame urbaine, à rapprocher les bâtiments les uns des autres pour permettre des espaces de convivialité ? Lors d'un débat, je me souviens d'un professeur d'IUT qui se mettait à hurler parce que ses étudiants disaient qu'il fallait fermer les bars pour régler le problème de l'alcoolisme. Selon ce professeur, les bars sont les derniers lieux de convivialité qui existent encore. Il disait qu'il faudrait en ouvrir plus. La boulangerie, le bar ou autres, sont des lieux de convivialité et des lieux de rencontre. Dans nos nouveaux quartiers, nous traçons souvent de belles voies et de belles places mais nous ne pensons pas assez à la proximité. Nous ne pensons pas qu'en sortant de chez nous, un espace de proximité pour se déplacer à pied serait opportun. Il faudrait que nous réfléchissions afin que nos quartiers soient plus agréables. Entre la ville asiatique, la ville nord américaine et le quartier traditionnel, ne peut-il pas exister un nouvel urbanisme ? Nous devons inventer un nouveau réseau viaire. L'architecture est effectivement un moyen mais je me méfie beaucoup des bâtiments célibataires. Ils peuvent être très beaux mais il faut se méfier. Les bâtiments célibataires créent de la rupture. Il faut créer du lien dans les quartiers et éviter la rupture. Les habitants ne doivent pas se sentir exclus. Mettons en place des moyens pour créer du lien. A Bordeaux, le tramway crée du lien. D'autres moyens existent. Les urbanistes sont essentiels pour créer ce lien dans la ville. Aucun quartier ne doit se sentir exclu, en particulier les nouveaux quartiers.

**Rémi CAMBAU :**

Nous parlerons des Bassins à Flot demain soir à 18h30. Ce cas sera intéressant pour comprendre comment des quartiers nouveaux peuvent construire des bâtiments qui intègrent dans leur mode de fonctionnement, les énergies de la ville dans leur diversité. Les usages ne sont pas monofonctionnels. Quelle est la procédure ? Je ne sais pas. Je pose la question. Je rebondis sur ce que Djamel KLOUCHE disait. Nous sommes dans un Programme d'Aménagement d'Ensemble (PAE) et non dans une ZAC. La procédure doit-elle donner plus de liberté et permettre la création d'un quartier ouvert aux différents usages de la ville ? Je ne sais.

**Michel DUCHENE :**

La question est aussi du domaine politique.

**Rémi CAMBAU :**

Oui...

**Michel DUCHENE :**

La ville se construit parce qu'à la base la politique a eu un projet. Nous pouvons parler d'architecture, de transport, d'urbanisme ou autre mais si à la base aucun projet politique n'existe, rien ne se passe. Il faut une vision - je me méfie du terme de vision, pour ne pas paraître illuminé - mais enfin, un projet politique prend en compte l'ensemble des orientations et permet de construire une ville. Si nous n'avons pas une vision globale de la ville, je ne suis pas sûr que la mécanique puisse fonctionner.

**Rémi CAMBAU :**

Oui mais en l'occurrence, la politique consiste à ouvrir des choses.

**Michel DUCHENE :**

Oui.

**Rémi CAMBAU :**

Et à permettre que des programmes s'ouvrent ou même à imposer que des programmes s'ouvrent. La mixité des usages de la ville se retrouve dans les nouveaux bâtiments qui ne doivent pas être une collection de bâtiments posés ça et là. Je ne me trompe pas...

**Michel DUCHENE :**

Absolument.

**Rémi CAMBAU :**

Nous allons changer de sujet donc rendez vous demain 18h30 pour en parler plus précisément. Vous voulez réagir Djamel ?

**Djamel KLOUCHE :**

Oui je voulais réagir à ce que disais Monsieur DUCHENE au sujet des dernières opérations que vous critiquez. Vous dites que nous ne nous y sentons pas très bien. Je pense que nous nous sommes occupés uniquement de l'échelle intermédiaire. Nous avons oublié la petite échelle et nous avons oublié la grande échelle. Dans le projet de Tirana, j'aime l'attention

portée au sol de la ville. Ce projet ne se prive pas de violenter le ciel de la ville. Cette alliance entre une forme de violence et une forme de délicatesse fait de ce bâtiment, un lieu urbain. Il ne faut pas que la ville devienne toute gentille. Si la ville devient toute gentille, nous allons nous embêter. Nous n'aimons pas les actes de violence mais les actes de violence peuvent trouver une manière d'être délicats. Cette alliance entre la petite échelle - qui a rapport avec la proximité - et le grand territoire, est vraiment quelque chose qu'il faut que l'on invente. De mon point de vue, l'échelle intermédiaire est trop conservatrice. Elle fabrique une sorte de vide conservateur.

**Rémi CAMBAU :**

Justement Franz EBERHARD. Nous allons nous tourner vers Zürich. Au sujet de cette question du travail sur les échelles. A Zürich, vous ne méconnaissez bien évidemment, pas l'échelle intermédiaire. Vous la combiner avec la grande échelle et la petite échelle. Comment voyez-vous les choses ?

**Franz EBERHARD :**

D'abord, mes félicitations pour cette manifestation.

**Rémi CAMBAU :**

Il faut féliciter la ville de Bordeaux qui a lancé Agora, il y a maintenant neuf ans.

**Franz EBERHARD :**

Oui, c'est très bien. J'ai pris des photos.

**Rémi CAMBAU :**

Nous avons parlé de Moscou mais notez que la biennale de Zürich aura bientôt lieu.

**Franz EBERHARD :**

Monsieur KLOUCHE parle du travailler urbain. Il est très important de travailler en réseau, à différentes échelles, avec l'ensemble des acteurs. Il faut également prendre en considération des aspects sociaux et philosophiques. Vous parlez beaucoup des projets et des objets. La situation était très différente à la fin du dix neuvième ...

**Rémi CAMBAU :**

Siècle.

**Franz EBERHARD :**

A cette époque, les villes grandissaient et les valeurs étaient claires, une école était claire, toutes les choses qui composaient les lieux étaient claires, les familles étaient claires, l'église était claire, l'Etat était clair.

**Rémi CAMBAU :**

Nous étions dans un système de valeur bien établi.

**Franz EBERHARD :**

Maintenant, nous nous sommes éloignés des valeurs collectives. Ce problème est très important. L'objet est devenu plus important du fait de l'insécurité. Les architectes, les entrepreneurs réalisent plus facilement des objets du fait des nouvelles techniques. Ils sont confiants et la confiance est préférable lorsque nous travaillons dans l'urbanisme. A Zürich, nous avons expérimenté de nouvelles méthodes. Nous avons dû faire des transformations. En conséquence, nous avons travaillé à différentes échelles, avec différents acteurs et différentes équipes. Pour trouver des solutions claires, la médiation a été essentielle. La médiation est primordiale dans l'urbanisme. La situation sociale actuelle est très complexe et difficile, en Allemagne, en Autriche, en Suisse et en France.

Avec tous les changements en cours, il est très important de trouver de nouvelles possibilités. Nous devrions faire moins de projets mais travailler de façon plus stratégique. Les projets architecturaux sont des projets humains. Il faut pouvoir discuter des valeurs. Que peut-on faire et ne pas faire ? Il faut discuter du sens à donner aux nouveaux quartiers, aux rez-de-chaussée, à l'espace public, de la façon dont chacun se représente la ville etc. Il faut dégager une vision. Nous pouvons employer la métaphore de la maison qui comporte différentes chambres. Toutes les chambres ont un profil différent mais il faut créer un ensemble.

**Rémi CAMBAU :**

Oui, Freek PERSYN.

**Freek PERSYN :**

Je pense que l'infrastructure n'est pas visible dans les projets que j'ai montrés. Pour marier la grande et la petite échelle, la question de l'infrastructure est pourtant essentielle. L'infrastructure est aujourd'hui une préoccupation quasi exclusive des techniciens et des ingénieurs. Nous ne devons pas simplement considérer l'urbanisme et l'architecture. Nous devons aussi considérer l'infrastructure. Dans une ville claire, faire un tramway est relativement facile mais les choses se compliquent dès lors que nous approchons de la périphérie. Les ingénieurs devraient prendre en considération les dimensions sociales et les architectes devraient considérer les paramètres technologiques.

**Rémi CAMBAU :**

Faire un tramway, ce n'est pas facile même dans une ville comme Bordeaux. Demain à 14h30, nous parlerons de cette question des infrastructures qui créent du lien. Les infrastructures donnent l'occasion de faire cohabiter des publics différents et apaisent les tensions urbaines. Nous en parlions avec Marc BARANI. Il est l'architecte qui a dessiné le tramway de Nice. Il est également anthropologue. Il connaît bien les questions concernant les groupes sociaux. Les infrastructures peuvent permettre des cohabitations.

**Freek PERSYN :**

La ville de Bordeaux est devenue claire...

**Michel DUCHENE :**

Non, je ne sais pas mais à la décharge du politique, il est extrêmement difficile de faire un tramway. Certains maires ont reculé mais la plupart des maires de France qui ont lancé des projets de tramway et qui se sont retrouvés en travaux au moment des élections, ont perdu les élections. Ceux qui ont été plus intelligents, ont fait rêver du tramway, l'ont démarré au début de mandat et l'ont terminé en fin de mandat. Pour autant, ils n'ont pas été réélus systématiquement. Le problème n'est pas seulement celui des ingénieurs, des architectes ou des urbanistes. Le problème est celui de l'existence ou non d'une volonté politique. Dans les villes françaises où la voiture a été hégémonique pendant des dizaines d'années (durant les Trente Glorieuses), où la ville a dû s'adapter à la voiture, faire le choix du tramway, un mode de transport de surface, revient à changer radicalement la culture des habitants. Installer un tramway est la certitude d'avoir des conflits politiques extrêmement lourds et difficiles à gérer.

**Rémi CAMBAU :**

Oui mais en revanche un tramway est une façon de faire la ville en croissance et d'apaiser les cohabitations entre publics différents.

**Michel DUCHENE :**

Le tramway permet aussi de donner un signal fort. Il manifeste une volonté de créer du lien social entre les différents quartiers dans la ville. Pour reprendre l'exemple de Bordeaux, le fait que le tramway et les travaux du tramway aient démarré sur la rive droite, à l'extérieur du centre ville, démontrait une volonté de relier les quartiers les plus défavorisés au centre ville. Le tramway est un formidable outil du lien social. Je ne proclame pas un slogan. Il s'agit d'une réalité. Le tramway permet de relier les quartiers et d'éviter que certains ne restent exclus de la ville.

**Rémi CAMBAU :**

Nous avons changé d'échelle... mais Freek a lancé la remarque... L'échelle intermédiaire vous semble-t-elle intéressante ? L'infrastructure est-elle une question primordiale, Franz Eberhard ?

**Franz EBERHARD :**

Oui, cet urbanisme spatial est très important et stratégique. Il faut toujours travailler avec des modèles, notre travail n'est pas abstrait. Il est très important mais très difficile de mobiliser tous les ingénieurs sur cette échelle de travail. Il faut discuter les valeurs, discuter de la politique choisie et du sens à donner. Il faut préciser dans quelle direction la ville souhaite aller. Il est possible de jouer sur les différentes échelles.

**Rémi CAMBAU :**

Oui, vous pensez qu'il est préférable de travailler à l'échelle intermédiaire. Zürich est pour vous découpée en quinze secteurs, ce que vous appelez les chambres. Vous donnez de l'importance aux petits projets. Ils sont comme des révélateurs. Vous pensez qu'ils permettent de révéler les attentes, les nouvelles valeurs, celles du siècle d'aujourd'hui et peut-être de demain. Le travail que vous effectuez à cette échelle vous permet ensuite de passer à la grande échelle. Vous ne partez pas du haut, vous ne faites pas du *top-down*.

**Franz EBERHARD :**

Pas vraiment mais de temps en temps, nous ne pouvons pas trop faire du *top-down*.

**Rémi CAMBAU :**

Oui, vous ne faites pas du vrai *top-down*. La vision d'ensemble est celle du politique. Vous en parliez Michel DUCHENE. Cette vision doit se traduire de façon opérationnelle avec des dispositifs spécifiques. Dominique LYON, vous voulez réagir. Si des personnes souhaitent poser des questions, n'hésitez pas à lever la main. Vous êtes tout proche de nous, vous pouvez intervenir dans le débat bien sûr.

**Dominique LYON :**

Je voudrais reprendre cette idée que j'aime bien de la maison et de ses différentes pièces. Vous avez parlé de la ville centre. Vous vous demandez pourquoi la vie n'existe plus dans les rues. L'espace est plus distendu et ne fonctionne plus. La métaphore de la pièce m'intéresse. Les interventions humaines ont du potentiel. Les questions du beau, de l'agréable, de la civilité et de l'incivilité se posent à tous les degrés. L'incivilité et le moche existent dans la ville centre qui possède dans le même temps un véritable potentiel. Dans des tissus distendus avec des constructions moches, il se cache aussi du potentiel. Si de manière intellectuelle, nous nous accordons sur ce point, il faudrait que nous trouvions les moyens de valoriser la ville moche, distendue voire triviale avec ses constructions du type station de service etc. Il faudrait dévoiler son potentiel avec une véritable poésie. Je ne prononce que des mots mais il

faut se convaincre que nous n'arriverons pas à reproduire la ville centre, avec ses rues animées dans la ville moche. En revanche, la ville dense essaie de retrouver la rue et un espace public pincé où le piéton peut physiquement correspondre avec un vis-à-vis. Le problème est que nous ne savons plus faire la rue. Nous ne savons plus faire la rue parce que nous ne trouvons plus le petit boulanger ou le boucher avec lequel nous avions plaisir d'échanger. Une structure commerciale artisanale ne se recrée pas facilement pour des raisons que vous connaissez sans doute mieux que moi. J'ai une suggestion à faire et quelque chose me frappe. Nous avons une très grande sophistication des outils d'intervention sur la ville. Nos outils sont devenus tellement complexes que les aménagements en périphérie de ville, sont problématiques.

La ville d'autrefois a un potentiel que nous savons exploiter. Vous y mettez beaucoup de valeurs et de convivialité mais la ville nouvelle a échoué. La ville est trop complexe. Nous n'avons peut-être pas échoué partout mais nous pourrions être plus exigeants. Nous avons un problème. Nous sommes éduqués, riches, intelligents et nous avons des moyens. Pourtant, nous n'y arrivons pas. Il faut lâcher prise. Dans ces villes, seul le rez-de-chaussée m'intéresse. Il correspond aux dix ou huit premiers mètres. Je propose que nous ne fassions rien. Essayons de construire quelque chose, oublions un certain nombre de règles urbaines et demandons à un promoteur - il faut pouvoir le faire, et la question est comment le faire. Construisons deux niveaux et laissons les vivre. Nous ne savons pas ce que nous allons en faire et peu importe. Mettons leur quatre mètres sous le plafond. Nous les couvrons d'un toit ou pas et nous réfléchissons ensuite à l'usage que nous pourrions leur donner. Nous construisons ensuite du logement, des bureaux, ce que nous voulons. Il me semble que si nous créons une fonction, nous trouverons l'organe. Actuellement, nous analysons les fonctions de la ville de manière très complexe ce qui nous prend du temps. Les énergies urbaines sont puissantes dans des systèmes de décisions qui sont trop complexes. Prenons les moyens de produire du vide et du neutre et de réfléchir ensuite. Nous créons un potentiel. Nous créons des dessertes avec des réseaux de densification, des constructions etc. Nous créons intelligemment des dessertes et nous construisons intelligemment. Il ne s'agit pas de faire des bêtises mais nous créons du potentiel. Nous créons du vide. Nous avons quelque chose que nous ne déterminons pas mais nous allons le remplir en interrogeant les gens. Le problème est de créer des structures de financement et d'appropriation future de ces lieux. Devant notre échec, je pense qu'il faut sortir de nos modes de production par une sorte « **d'indépermissation** ».

**Rémi CAMBAU :**

Bon, vous vous rejoignez. Vous voulez intervenir Franz EBERHARD, oui

**Franz EBERHARD :**

Il est très important de se poser la question suivante : quelle est la prochaine rénovation de nos structures urbaines ? Il faut des règles urbaines durables. Beaucoup trop de projets économiques, sociaux et architecturaux ne sont pas durables. Il faut prendre en considération l'interface entre l'objet et l'humanité.

**Rémi CAMBAU :**

Vous vous retrouvez un peu sur les mêmes positions tous les trois. Cette nouvelle façon de procéder permettrait d'ouvrir des usages prédéterminés. Vous avez parlé d'usage que vous avez vous-même déterminés dans vos programmes avec le maître d'ouvrage. La conception d'espace qui pourrait être ouvert à l'appropriation est une démarche censée pour l'espace public. Un espace neutre peut être approprié parce qu'il est neutre. Dans le débat précédent, nous avons parlé des espaces intermédiaires indéterminés et non affectés dans les appartements. Ces pièces non affectées finissent par trouver une affectation parce que les gens se les approprient. Tu proposes cette démarche dans la ville, Dominique.

**Dominique LYON :**

Cette idée peut générer des méthodes de travail, une représentation et un spectacle urbain nouveau. Nos modes d'habiter évoluent. Nous devons aussi réfléchir à la place des équipements publics et des équipements associatifs.

Il faut réassocier dans la programmation urbaine les questions des équipements, des micro-équipements. Nous devons réfléchir à de nouveaux partenariats entre la puissance publique et les initiatives privées. Ainsi, nous trouverons la possibilité de refonder une nouvelle civilité urbaine qui ne passera pas par le commerce. Le commerce est organisé. Nous voyons maintenant, des villes qui font confiance aux grands groupes de commerce pour animer quelques points d'eau, pour faire des surfaces commerciales déguisées en pieds d'immeubles. La ville de Lyon s'organise autour de complexes commerciaux. Ces complexes se sont urbanisés certes mais ils restent des lieux privés fermés où se concentre une urbanité particulière. Les pieds des immeubles sont consacrés à des logements. Nous devrions essayer de nous dépasser pour débloquer la situation.

**Rémi CAMBAU :**

Djamel KLOUCHE.

**Djamel KLOUCHE :**

Je voulais juste réagir aux propos de Dominique. Quand je parle d'un nouveau rapport entre architecture et ville, je pense que les pieds d'immeubles sont éminemment importants mais d'autres éléments sont à prendre en considération. Nous ne pouvons pas réduire la ville aux pieds d'immeubles. On ne fait pas l'urbanité avec le pied d'immeuble. Aujourd'hui...

**Rémi CAMBAU :**

Ton micro...

**Djamel KLOUCHE :**

Je parlais des maisons japonaises qui ont toutes un rapport avec la métropole. Habiter une maison à Tokyo n'a rien de comparable avec le fait d'habiter une maison à Bordeaux où nous sommes dans une forme d'intimité et d'intériorité. Je pose aussi la question du logement. Le projet de Tirana nous a montré le pied de la tour mais comment s'organise les niveaux

supérieurs de cette tour ? Ces niveaux ont un lien avec la grande échelle, avec le paysage et le territoire de la ville. Je pense qu'il faut retrouver cette nouvelle relation entre la petite et la grande échelle partout. Il faut réintroduire une nouvelle culture métropolitaine. L'idée est de créer de l'activité aux pieds des immeubles. Il faut redonner du sens collectif au fait d'habiter et un sens urbain. Dans le fait d'habiter, la pause, le développement durable et la hauteur sont les notions les plus importantes aujourd'hui. Finalement, l'intérieur du logement et son rapport avec le grand territoire ne sont pas discutés. Le rapport entre cette architecture et le grand territoire peut reconditionner et remettre en scelle la question de la ville et de la métropole. Ce rapport peut changer le paradigme et les instruments de lecture de la ville. Je suis désolé mais nos instruments sont encore calqués sur ceux de la ville traditionnelle.

**Rémi CAMBAU :**

Si nous admettons cette démarche conceptuelle, cela signifie-t-il qu'il existe des conditions métropolitaines ? Les populations des métropoles sont plus diverses, ouvertes sur le monde et développent des habitudes de vie nouvelles. Au niveau de la petite échelle, devons-nous travailler à chaque fois, l'intime et le collectif ? Devons-nous étudier la façon dont ils se mélangent ?

**Djamel KLOUCHE :**

L'intime et le métropolitain. Si Bordeaux souhaite devenir une métropole millionnaire européenne qui compte parmi les grandes métropoles européennes, les projets qu'elle entreprend doivent se révéler 100 % délicats et attentifs aux gens...

**Rémi CAMBAU :**

Donc il doit exister dans nos logements une part d'intimité et dans nos rapports de voisinage...

**Djamel KLOUCHE :**

Le projet doit être 100 % délicat mais aussi métropolitain. Comme disait Freek, sa tour fut la première à Bruxelles laissant transparaître une ambiance new yorkaise. Il existe pour une fois dans cette ville, un immeuble de bureaux probablement modeste, (je ne le connais pas, je ne n'ai vu que des images) qui renvoie une image new yorkaise. Pour autant, nous ne parlons pas d'une tour de 200 mètres ou de 300 mètres. Ce bâtiment renvoie simplement une image de Manhattan. De mon point de vue, cet exemple illustre parfaitement ce que doit être une métropole. Faire de Bordeaux une métropole, implique que la ville renvoie une image internationale. Dans un même projet, nous retrouvons les deux échelles. Elles sont intimement liées. Attention, je ne parle pas simplement du voisinage, le lieu sympathique. Ne fabriquons pas le vide bobo où tout le monde se rend au prétexte de se réunir dans un lieu à la mode.

**Rémi CAMBAU :**

Oui, nous allons pourtant dans cette direction avec les *Eco Quartiers*. Le concept d'éco quartier consiste à se sentir bien avec les voisins etc. Nous ne nous demandons pas si les voisins viennent de l'autre bout du monde...

**Djamel KLOUCHE :**

Je pense que nous devons considérer le voisin mais aussi la ville et surtout la grande ville.

**Freek PERSYN :**

Quand je parlais de l'ingénieur qui pourrait adopter la position de l'architecte et l'architecte celle du client, je faisais allusion à notre projet. A Bruxelles, nous avons pris la position du client. Concernant le lien entre la grande et la petite échelle, il est important que chaque projet véhicule une image de grande métropole.

Notre projet de tour n'a pas été programmé au sol. Nous nous sommes accaparés de la façade pour faire la coupole puis nous avons fermé cette façade. Notre intervention s'accorde avec le point de vue du citoyen. Le promoteur était moins enchanté. Nous nous sommes demandé comment les citoyens allaient aborder ce bâtiment. Je pense qu'il est de la responsabilité de tous, du client, de l'ingénieur, de l'architecte mais aussi de l'habitant, de prendre position. Les bâtiments échouent et n'atteignent pas leur objectif parce qu'ils n'ont été pensés que d'un seul point de vue.

Dans l'exposition, Djamel propose que chaque projet soit la somme de plusieurs points de vue. Il faut adopter cette attitude et s'approprier le projet. Il est très difficile d'atteindre cet objectif et de décrire ce que nous souhaitons exactement. Le mélange entre des solutions traditionnelles et des idées nouvelles, est important. Nous ne savons pas très bien ce que nous cherchons mais nous savons que la seule façon de réussir est d'être conscient des multiples positions.

**Rémi CAMBAU :**

Oui, y compris la position du citoyen métropolitain. La place de la métropole doit toujours être présente au cours de la conception du projet, quel qu'il soit.

**Freek PERSYN :**

Oui, à Rotterdam, tous les projets émanant de l'initiative des habitants, ont fonctionné. Toutes les stratégies des années 1970 ont échoué parce que tous les points de vue n'ont pas été pris en compte. Seule la convivialité a été prise en compte...

**Rémi CAMBAU :**

Mais cette donnée n'est pas suffisante. Djamel KLOUCHE en parlait à l'instant. Vous voulez rajouter un dernier mot, messieurs, non. Nous arrivons au terme de notre débat...oui Franz EBERHARD, je vous en prie, allez y.

**Franz EBERHARD :**

Juste une réaction. Le collectif est très important. Le lien entre l'habitant et l'architecte est très important. De même que les différentes chambres, les divers acteurs etc. Il faut trouver des solutions créatives et ensuite être capable de les mettre en valeur. Réunir tous les acteurs est essentiel.

**Rémi CAMBAU :**

L'idéal presque. Bon, merci pour le mot de la fin. Nous avons dit beaucoup de choses et je vous remercie tous. Merci bien et tout le monde reste ici, nous sommes à l'Agora, sur la place publique et le débat va se poursuivre. Juste à côté nous vous présentons les nouveaux quartiers de Bordeaux et à 18h30, le débat portera sur l'intégration des développements nouveaux de Bordeaux et sur la préservation du Port de la Lune, site classé au patrimoine mondial de l'Unesco. La croissance de la ville et la conservation de son passé, tous ensemble à 18h30 sur cette scène. Merci à tous.